

LES ARCHEOLOGUES ET LES CHEMINS DE FER

Journal de Genève 15.08.1857.

Un article attribué à Théodore Vernes (1820 - 1893)

L'année dernière, un amateur d'antiquités, un chercheur de vieilles pierres brisées, fit opérer des fouilles sur un plateau assez étendu dominant le village de Versoix. Au premier aspect, il est impossible de soupçonner que sous cette surface uniforme.

« Où pendant tout l'été »

« L'épi mûrit, de la faux respecté, »

où la culture s'est si solidement établie, sont ensevelis les élégants et nombreux vestiges d'une riche villa romaine.

Chaque année, sur ce plateau, la charrue creuse ses sillons, et toujours elle se heurte contre des pans de murailles, de larges briques rouges, ou quelque mosaïque dont les couleurs éclatantes apparaissent tout à coup aux yeux du paysan surpris et presque effrayé de ces révélations d'une antique civilisation qu'il ignore.

(*Ci-dessous photos d'illustration*)



La terre qu'il soulève est mêlée à une multitude de débris de ces substructions. Tantôt ce sont des fragments de stucs ayant appartenu à des tombeaux ou à des thermes, tantôt des restes de pilastres ou des pavés en marbre, débris protégés par d'autres débris. Les fouilles opérées jusqu'à ce jour par le soc rude et inintelligent du laboureur ont suffi cependant pour faire reconnaître l'existence du pavé de



différentes pièces en mosaïques d'une exécution plus ou moins fine en pierres dures, c'est-à-dire serpentín, jaune antique, « porta santa », marbre blanc et lave noirâtre. En général le dessin est rare, et celui qui existe ne présente que des bordures à compartiments quadrangulaires ou elliptiques. L'une d'elles est remarquable par son étendue, qui indique un vaste appartement, sans doute le salon principal de la Villa, dont les fenêtres étaient dirigées du côté du lac, précieuse indication non pour l'archéologue, mais pour l'admirateur de la belle nature.

Il y a deux mille ans, on aimait donc déjà à voir les riantes perspectives de ces contrées privilégiées. Quoique Virgile et Horace aient chanté la nature, on s'obstine à dire que le sentiment qui la fait aimer

et comprendre a été inventé il y a 60 ou 80 ans seulement, et pour cela on se fonde sur des impressions de voyage, telles que celles de Montaigne, qui n'admire dans la chute du Rhin que le revenu des pêcheries qu'elle domine et la hardiesse des saumons qui bravent cet ouragan. On cite même Voltaire, dont l'enthousiasme pour ces monts sourcilleux,

« Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux, » n'est qu'un prétexte pour parler de la maison d'Aristippe, du jardin d'Epicure ou de la liberté qu'il ne comprenait pas beaucoup mieux que la nature, mais dont il avait au moins le généreux instinct.



Sur la représentation de la prise du fort par Michel Bénéard, on aperçoit au premier plan une colonne couchée qui indique la présence de ruines à cet endroit.

La position des ruines dont je viens de parler, comme celles de beaucoup d'autres d'origine romaine, prouve clairement que les patriciens et les riches affranchis de la ville éternelle, avaient un penchant marqué pour les sites pittoresques ou grandioses, tels que ceux offerts par les rives du Léman ou celles du golfe de Baïa. Pendant un grand nombre de siècles ce sentiment s'éteignit ou ne survécut que dans la tête de quelques pauvres moines dont les couvents et les ermitages étaient des belvédères où se révélait leur instinct du pittoresque. A la fin du siècle dernier on a retrouvé ce sentiment. On a inventé de nouveau le Mont-Blanc, les lacs bleus et les forêts sombres et mystérieuses. Tout le monde les admire, soit en réalité, soit dans les pages d'un itinéraire, soit surtout parce que cette admiration est de bon ton. Malheureusement, voici les chemins de fer qui, tout en paraissant le mettre à la portée de tous, n'en seront pas moins un des plus puissants agents de sa prochaine décadence !

Une des hérésies les plus répandues de nos jours, celle qui sans contredit fait le plus d'enthousiastes, tend à nous persuader que les chemins de fer ne sont autre chose qu'un prodigieux moyen de civilisation, qu'ils sont la civilisation elle-même ! Si la civilisation est la négation de la pensée profonde et vivante de sa propre richesse si elle l'est de la poésie et de ce qui élève l'homme au-dessus du matérialisme et des vulgaires jouissances qu'on lui demande, oui les chemins de fer sont la civilisation ! Civilisation des gens pressés, des commis-voyageurs, des gens impolis parce qu'ils sont pressés, de personnages importants qui le matin se précipitent dans un wagon pour assister le soir à l'Opéra aux

débuts de quelque actrice dont leur journal a parlé avec éloge, ou pour admirer en un jour de fête le feu d'artifice de la barrière de l'Etoile ! Et comment trouvez-vous cet oisif, cet homme étranger à toute occupation sérieuse, qui n'en tire pas moins sa montre avec impatience en s'écriant : dix minutes de retard ! J'en mourrai d'impatience !

Et pourtant ce ridicule personnage a raison ; rien n'impatiente comme un chemin de fer, car en wagon on ne voyage plus, on se transporte seulement d'un point à un autre, et la pensée et l'imagination n'étant plus du voyage, tout en allant plus vite, on croit aller plus lentement.

Je le répète à propos de ce prétendu grand moyen de civilisation, on oublie trop que, si l'homme maîtrise de plus en plus les forces de la nature, il en devient à son tour de plus en plus l'esclave : il parcourt et exploite les contrées les plus lointaines, mais il devient étranger à son individualité morale. Mieux valait le temps où, comme l'a dit un orateur célèbre, l'esprit allait à pied et le cœur à cheval, où on voyageait moins, mais où l'âme perceait la nue.

Par le fait des chemins de fer, l'individualité physique de l'homme serait-elle en progrès ? Hélas ! pas davantage : demandez le plutôt à ce médecin allemand, qui vient de prouver qu'une foule de maladies nerveuses, de fièvres bilieuses et de gastralgies, dont le nombre a si fort augmenté en ces dernières années, ne sont que le détestable produit de l'impatience, de l'inquiétude vague et de la surexcitation où nous jettent la course haletante, les retards et le sifflet strident de la locomotive, ajoutés à un régime alimentaire consistant à s'élancer comme des vautours affamés, non pour manger, mais pour dévorer des mets que la rapidité de ces haltes humiliantes rendent indiscutables. Je ne mentionnerai pas les ophtalmies de chemins de fer, puisqu'en wagon les yeux deviennent à peu près aussi inutiles que les oreilles ; on ne regarde à la portière, pas plus qu'on ne parle à son voisin. A ces regrettables effets je pourrais joindre ceux qui viennent altérer les dispositions d'esprit de beaucoup de voyageurs devenus tout à coup maussades ou hypocondriaques, de maris qui ont vu la discorde s'introduire dans leur ménage à la suite de quelques scènes d'impatience causées par la lenteur de leurs femmes, lors de la course au clocher à l'ouverture des portes et au sauvage assaut des wagons.... mais je préfère arriver à une dernière et grave considération. Si sur l'homme pris séparément on ne peut constater que des résultats négatifs de l'usage des chemins de fer, rencontrerons-nous au moins quelques compensations dans ses effets sur l'humanité acceptée dans son ensemble ? Hélas ! même déception ! N'a-t-on pas affirmé avec une naïve impétuosité que tous les peuples, ennemis séculaires, maintenant rapprochés, reliés par ces longs et puissants bras de fer, ne tonneraient bientôt plus qu'une grande famille de frères ; que par conséquent la guerre et ses horreurs n'étaient plus possibles ? Et voilà qu'au milieu de cette Arcadie éclatent, comme un volcan, les feux de Sébastopol, avec accompagnement d'horribles massacres, échecs sérieux pour ces rêves de perfectionnement illimité, par les moyens matériels.

Mais, dira-t-on peut-être, quel tort les chemins de fer ont-ils fait à l'auteur de ces mélancoliques réflexions ? Qui peut le pousser à tant d'acrimonie après avoir si paisiblement commencé à nous parler de ruines romaines ? Aurait-il été blessé dans quelque rencontre, ou le tracé d'une ligne nouvelle aurait-elle réduit en tristes tronçons, qui se regardent éplorés, sa campagne de prédilection, ou encore emporté sans façon sa maison et ses souvenirs ? Non, je n'ai point été atteint matériellement par le brutal conquérant, et d'ailleurs un de nos spirituels compatriotes n'a-t-il pas démontré tout le bonheur méconnu qu'il y avait à voir son parc ou son jardin tranché par un railway ? Jusqu'à lui on n'avait compris que le bonheur de sentir son voisin coupé en deux, non celui de l'être soi-même. C'était hardi et consolant comme une épigramme ; mais cette consolation a filé impuissante sur moi, parce que ma blessure est plus profonde que celle d'un propriétaire : c'est une blessure d'archéologue !

L'avouerai-je ? après de patientes et laborieuses recherches sur le plateau dont j'ai fait mention, j'avais eu l'intime satisfaction de découvrir des thermes romains ; des thermes en très-beau stuc rouge cannelé dans les angles, et le chemin de fer comme un barbare impitoyable ; renverse et

achève la ruine des thermes, des mosaïques et des tombeaux qui auraient bientôt fait de Versoix l'Eldorado des archéologues !

L'étendue de ces thermes, l'importance des mosaïques ajoutée à celle de plusieurs chambres sépulcrales où l'art du dessin antique était remarquablement développé, démontrent assez, à l'aide de cette paléontologie des ruines, la grandeur et la richesse du castellum qui dominait, il y a seize siècles, l'emplacement de l'humble village d'aujourd'hui. Un historien trouverait là un champ fertile à défricher. Il nous montrerait la vie des patriciens de Rome quittant les plaisirs sanglants du Cirque et l'agitation du Forum pour la paisible existence des rives du Léman.

Il nous ferait assister aux brillantes fêtes nautiques dont les chants en l'honneur de Bacchus et de Neptune, venaient pendant les longues soirées d'été réveiller les échos de notre golfe. Il décrirait les invasions des barbares en ces lieux longtemps protégés, la destruction des Castra, la réédification de celui de Versoix sous la forme d'un château gothique occupé pendant quelques années par une garnison de Turcs dont les mœurs grossières n'altérèrent en rien la douceur et la politesse traditionnelle des Versois, et il terminerait son Odyssée par le récit des courageuses attaques des Genevois qui réussirent vers la fin du seizième siècle à s'emparer du château dont le duc de Savoie avait fait une place forte « comme étant par son assiette merveilleusement propre à brider Genève ». Après ce haut fait d'armes les Genevois purent mettre sur leur drapeau :

« Qui vainq ayant bon droit, double los il mérite. »

Mais Versoix n'en continua pas moins à donner de l'ombrage à Genève, en devenant Choiseul-la-Ville dont on admire encore le port où la population du voisinage a fait autant, de brèches que les flots, et ses rues larges et bien tracées auxquelles il ne manque que des maisons.

Quoi qu'il en soit du futur historien de mes Romains et de mes Turcs, j'en ai dit assez pour faire partager à tous les cœurs honnêtes mon indignation contre ces prétendus engins de perfectionnement, qui ne remettent au jour pour un instant, ces marbres et ces brillantes mosaïques étonnées de revoir le soleil, que pour les précipiter dans leurs tranchées béantes, faisant ainsi disparaître cette continuelle protestation d'une grande civilisation contre le temps, éteignant cette mystérieuse lutte des œuvres du peuple-roi contre les siècles dont la tâche est de tout engloutir, même les chemins de fer. T.V.

* * * * *

Tragique malentendu

Nous sommes au début des années 1960. Un couple d'origine anglaise occupe une belle villa à la route des Fayards. Monsieur est le descendant d'une vieille famille d'outre-manche et porte le titre de baron. La propriété est nouvellement équipée d'une piscine et le garage abrite une magnifique limousine de la marque Bentley.

Madame est passionnée par les chats persans et participe à de nombreux concours internationaux où ses protégés remportent prix et distinctions. Elle fera construire, à grands frais, un petit chalet avec jardin pour ses animaux à longs poils.

Un artisan local ayant participé à l'embellissement de la propriété et à ses aménagements est vite devenu l'homme de confiance des propriétaires qui n'hésitaient pas à l'appeler au milieu de la nuit pour lui présenter leurs idées et projets à venir qui leur passaient par la tête ou lui demander son avis sur les sujets les plus divers.



Lorsque le téléphone sonna chez l'artisan au premières lueurs de l'aube, il ne fut pas autrement surpris de cet appel matinal mais quand il décrocha il fut saisi de stupeur lorsqu'il entendit la voix de Madame mêlée de sanglots. Au milieu des pleurs, il tenta de comprendre son récit et très vite il sut qu'un drame était arrivé. Il devait se rendre sans attendre à la propriété pour soutenir celle qui vivait ces moments tragiques.

Arrivé sur les lieux, il vit cette dame en état de choc, s'accrocher à lui, qui dans un français mêlé d'anglais, tentait de raconter son histoire au milieu d'un flot de paroles pour la plupart incompréhensibles.

De ce récit confus, il déduisit que Monsieur était parti la veille vers Paris avec sa Bentley, qu'un accident était survenu sur la route et que Madame, anéantie, se sentait bien seule face aux formalités à accomplir. Elle attendait de lui le secours d'un ami.

Avec toute la sympathie qu'il ressentait pour elle, touchée par un drame qu'il croyait terrible, il parvint d'abord à la calmer. Puis, lorsqu'elle se fut un peu ressaisie, il partit à la recherche d'informations plus précises.

Il se rendit d'abord au poste de gendarmerie pour savoir si l'accident avait été signalé. Mais aucun rapport n'était encore parvenu : il fallait attendre, on n'était qu'au tout début de la matinée. Sans perdre de temps, il partit alors à la mairie, où il rencontra le secrétaire général. Celui-ci le rassura : pour les formalités administratives, il se chargerait volontiers de tout et prendrait contact avec les pompes funèbres ainsi qu'avec les autorités françaises pour le rapatriement du corps. La machine administrative était en marche.

Vers midi, rassuré par ce soutien, notre artisan prit quelques minutes pour aller se rafraîchir et changer de vêtements. Il voulait être présentable pour rencontrer toutes les personnes appelées à régler cette affaire. Enfin, sur son trente-et-un, il retourna vers Madame, qui devait se faire du mauvais sang, sans nouvelles de lui depuis l'aube.

Quand il arriva à la villa, Madame l'accueillit en le remerciant pour la compassion et l'énergie qu'il mettait à l'aider dans le drame qui s'était abattu sur elle. Maintenant qu'elle s'était calmée et qu'elle avait repris ses esprits, elle le prit par le bras et l'emmena vers sa chambre à coucher.

Là, dans la pénombre et à sa grande stupeur, il découvrit sur le lit recouvert d'un linceul blanc immaculé, le défunt dont le nez laissait perler une goutte de sang.

À la seconde, il comprit sa méprise. Pourquoi Madame ne lui avait-elle pas montré le défunt lorsqu'il était arrivé le matin ça lui aurait évité bien des démarches. Il n'y avait plus qu'à retourner à la mairie et à la gendarmerie pour tout annuler et expliquer que ce n'était pas Monsieur qui avait eu un accident, mais HANNIBAL, le chat persan préféré de Madame qui gisait sur son catafalque après avoir été renversé par une voiture.

Il y eut bien des éclats de rire moqueurs et la nouvelle se répandit dans le village pour le grand désarroi de l'artisan qui avait cru bien faire.

Enseveli au pied du mur d'enceinte de la propriété HANNIBAL repose aux côtés de ces congénères de concours avec le souvenir des sarcasmes des humains qui suivirent cette affreuse méprise.

* * * * *



Commerces et magasins d'hier à aujourd'hui



images 2026 G. Féraud

Exposition à l'Espace Patrimoine - Maison du Charron

Rue des Dissidents 1

Ouverture du **19 septembre à fin octobre 2026**

Mercredi - Jeudi de 18h - 20h, Samedi - Dimanche 16h à 18h